

LE

Messager de la foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL

EUS. SENECAI, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT

1874

Les Frères de la Charité dits de St. Vincent de Paul, à Montréal.

(Fête donnée à leur Supérieur, le 15 Décembre dernier.)

Nous avons différé de parler de cette fête, à cause de la Retraite de Noël qui a occupé à peu près exclusivement notre humble feuille, depuis le milieu du mois dernier. Nous y revenons aujourd'hui.

Nous voulons parler de l'Institut, originaire de Belgique, des RR. Frères de la Charité, dits de St. Vincent de Paul, lesquels à part des autres œuvres qu'ils exercent chez eux et que nous sommes loin de connaître toutes, accomplissent parmi nous depuis quelques années, celle des maisons de *Réforme* pour la jeunesse.

Longtemps avant sa mort, un des premiers citoyens de notre cité, l'honorable et très-regretté O. Berthelet, s'était fortement préoccupé de la fondation d'une œuvre de ce genre en Canada, pour les jeunes garçons ou privés de parents, ou que leurs parents, pour une cause ou pour l'autre, avaient de la peine à former ou à corriger.

Ce projet d'établissement ayant été soumis à Mgr. de Montréal, il fut résolu qu'on s'adresserait pour cela aux Frères de la Charité de Belgique, et sur la demande qui leur en fut faite, quelques-uns de leurs sujets furent envoyés à Montréal, il y a huit ou dix ans, sous la conduite du Rév. Frère Eusèbe Dupondet.

Une vaste et belle maison destinée à cette fin, et pourvue d'un large terrain, s'éleva bientôt par les soins et aux frais du généreux citoyen qui avait mis l'affaire en avant; et sitôt qu'elle fut achevée on y reçut un certain nombre d'enfants qui moyennant une très-faible pension, logés et nourris dans l'établissement, outre les études élémentaires indispensables à la jeunesse, commencèrent, sous la conduite des bons Frères, l'apprentissage de divers métiers.

La modique pension fournie par les parents, le produit encor plus modique de la vente des petits objets confectionnés par les apprentis, enfin les revenus bien faibles aussi dans les commencements, d'une terre dont le géné-

reux bienfaiteur avait doté l'œuvre, furent pendant longtemps, à peu près ses seuls moyens d'existence ; c'est assez dire que, quoique logés dans un fort beau bâtiment, les bons Frères eurent tout d'abord bien de la peine à se procurer les premières nécessités de la vie.

Mais bientôt, par l'effet de la bonne éducation qu'ils donnaient à leurs élèves et les soins charitables qu'ils prodiguaient aussi à quelques pauvres vieillards, placés chez eux, ils conquirent l'estime et la confiance générale ; et enfin on comprit qu'on ne pourrait rien faire de mieux que de leur confier la *Maison de Réforme* proprement dite, sorte de succursale de Kingston, ouverte depuis quelques années dans le voisinage de Montréal, sous le contrôle du Gouvernement. C'était là qu'on envoyait alors les jeunes garçons de 8 ou 10 à 16 ans, repris par la justice pour délits plus ou moins graves, mais qu'à raison de leur âge peu avancé on ne pouvait envoyer aux *Pénitentiaires*. En effet, sur la demande de quelques citoyens influents, cette sage mesure fut prise, et en février, 1873, s'effectua la translation de tout ce personnel à la maison de Montréal "Rue Mignonne, à côté de l'Eglise St. Jacques."

Ce que recevaient ainsi les bons Frères n'était pas précisément, on peut le penser, un peuple de choix ni une riche acquisition. Il paraît même qu'à l'occasion de ce passage subit d'un régime peu sentimental à un autre plus paternel, un mouvement d'indépendance passant dans ces chaudes têtes, il se serait d'abord manifesté quelques symptômes de rébellion et de mutinerie. Les yeux de cette jeunesse toisèrent un moment leurs nouveaux gardiens, et leurs mains rendues libres au moment de leur arrivée, parurent un moment à craindre. Mais bientôt à l'action de la force se substituant une autre mobile, et l'ascendant de la vertu commençant à se faire sentir, la docilité, la soumission, l'affection pour des maîtres doux et charitables devinrent, en peu de temps, l'esprit général de la maison.

C'est ce qui s'est manifesté hautement à une séance publique et solennelle qui fut donnée au Supérieur de

l'Établissement, le Lundi au soir, 15 du mois dernier, veille de sa fête, la Saint Eusèbe.

Préparée avec le concours des autres maîtres, par les jeunes gens eux-mêmes, et donnée exclusivement par eux, cette fête fut splendide. Tous avaient rivalisé d'application pour ménager au digne Supérieur, et par là au public qui en fut témoin, la plus agréable surprise. Adresses en Français et en Anglais, pièces de vers, dialogues, drames, morceaux de chant, etc., etc., tout s'y trouva ; et le tout choisi avec autant d'apropos et de délicatesse que présenté par les élèves avec aisance, gaieté, et une aisance parfaite. Un débit naturel et animé, une intelligence marquée des situations et des rôles, plusieurs scènes profondément émouvantes, un appareil simple mais propre et convenable, des costumes élégants, pleins de goût, tout en un mot fut à l'union. Enfin, par l'heureux ensemble de scènes agréables mêlées d'utiles enseignements, le spectacle entier, qui dura trois heures, ne cessa pas un instant de rencontrer toutes les sympathies, de plaire à tous les esprits, et d'émouvoir tous les cœurs.

Mais ce qui frappait là, par dessus tout, s'était comme un reflet visible de joie et de bien-être qui épouvissait tous les visages. Ces enfants ne disaient pas qu'ils étaient heureux, mais on le sentait. Un air de satisfaction et d'aisance au...ès de leurs maîtres, se trahissait continuellement ; et on eût dit que les dispositions de tous avaient passé dans le cœur et sur les lèvres de celui d'entr'eux qui, vers la fin de la séance, s'avancant seul sur la scène, vint au nom de tous, exprimer publiquement au digne Supérieur, les sentiments de vénération, de reconnaissance et d'amour qui remplissaient tous les cœurs, et qui semblaient surtout déborder du sien.

Ce n'était pas là une pièce académique, mais bien le langage vrai, simple et naïf, nous dirions volontiers transparent, autant que chaleureux et animé d'un cœur sensible et ému, interprète fidèle de ceux au nom desquels il parlait. C'était chez lui le même caractère, de joie et de bonheur que nous avions lu sur toutes les figures.

Cette adresse expressive, en telle circonstance, nous

semblait en dire autant qu'un livre, sur les qualités éminentes et les hautes vertus du vénérable Supérieur. Elle révélait à la fois la sagesse, la douceur et la fermeté de son gouvernement, l'intelligence de sa position ; comme aussi le zèle, le dévouement, la patience qu'il sait communiquer à ses collègues, et faire régner autour de lui : enfin l'esprit de piété qu'en si peu de temps il a réussi à faire pénétrer dans tout le jeune peuple qu'il gouverne ; nation remuante, éléments non faciles, mais assouplis sous sa main, accoutumés au devoir, pliés à la discipline et déjà façonnés à la vertu. Tout le temps du spectacle nous ne cessions de nous dire à nous même : ô Religion, quel triomphe ! ...

Le jeune homme avait dit : tout à coup, à un clin d'œil du Supérieur, la troupe entière des petits acteurs forçant les barrières, s'élançait de tous côtés en bondissant sur la scène, et la couvrait toute entière. Là furent soudainement mêlés et confondus ensemble tous les costumes des diverses scènes : c'était un pêle-mêle charmant, où l'on reconnaissait rois, valets, soldats, fonctionnaires publics, brigands tout armés, voleurs ou volsés, blessés racommodés, morts ressuscités et bien vivants, tous bras-dessus bras-dessous, amis ou ennemis, redevenus des frères.

Le vénérable Supérieur s'était levé ; du coin de l'estrade où il venait de se diriger, ayant, par un salut plein de dignité et adressé au public, comme demandé permission de se tourner vers sa famille, il adressa à ceux qu'il appela du nom toujours si bien reçu de : "*Mes enfants*"... une courte allocution, remarquable de sagesse, de poids et d'autorité, et qui fut entendue dans le plus religieux silence. Après les avoir remerciés tous de ce qu'ils venaient de lui exprimer, par la bouche de l'un d'eux, il leur fit entendre "qu'ils se méprendraient s'ils prétendaient lui attribuer à lui-même le bien quelconque qui pouvait s'accomplir dans la maison. Tout en était entièrement et exclusivement dû, à la personne qui s'en proprement y avait l'autorité et y présidait à tout. "Cette personne," ajouta-t-il, "c'est celle que vous connaissez tous, devant qui vous passez tous les jours." et d'un geste il fit

tirer un rideau et découvrir en face de lui, sur le côté opposé de la salle, la statue de Notre-Dame de Pitié, copie réduite du beau groupe qui se voit au-dessus de l'autel, à la chapelle de l'Asile de la *Providence* : et la montrant du doigt : " Voilà dit-il à ses jeunes garçons, la vraie et première Supérieure de la maison, celle qui en a l'administration, à qui nous confions toutes nos affaires, tous nos secrets, tous nos besoins ou nos peines, et qui pourvoit à tout. C'est Elle, la mère de consolation, à qui nous vous engageons, mes enfants, à adresser avec confiance en toutes rencontres, toutes vos demandes, toutes vos nécessités ; bien assurés d'avance que vous ne lui exposerez rien, en quelque genre que ce soit, où la mère de miséricorde ne vienne à votre aide," etc., etc... Puis, ramenant ses considérations du côté de leurs devoirs, il les réduisit tous à ce seul mot : *obéir !*... C'était là tout ce qu'on leur demandait, en retour de ce qu'on faisait pour eux dans la maison. L'obéissance serait l'assurance et le gage de leur bonheur présent et futur, puisqu'on ne leur demandait rien qui ne fut calculé pour leur plus grand bien en ce monde, et pour leur bonheur futur en l'autre, en les formant ici-bas à la vertu.

Tous les visages étaient tournés vers le digne Supérieur, les cous tendus, les oreilles attentives... Tout-à-coup au mot magique de *Grand conyé !* pour le lendemain, un indicible tonnerre d'applaudissements parti à la fois de tous les coins de la salle, fut le bruyant dénouement de cette belle séance.

Le public se leva ; et tous les cœurs pleins et débordants de satisfaction, on s'entre saluait et du regard on aimait à se communiquer tout ce qu'on venait d'éprouver.

En s'écoulant, la foule passait devant une réunion nombreuse d'enfants ou de jeunes garçons, groupés au fond de la salle. C'était le reste du personnel de la maison. Du milieu des files serrées, s'élevaient de distance en distance debout, le front baissé et reconnaissables à leur contenance modeste, quelques bons Frères, les anges visibles de tout ce petit peuple.

Et tout en se retirant on entendait raconter autour de

soi de petits faits tels que ceux ci: Un tel, c'est le commissionnaire de la maison; croiriez vous qu'à la faveur de son emploi, il songe le moins du monde à désertre la famille? journallement il voyage seul par la ville, avec le cheval et la voiture, achetant et portant les provisions; allant d'autres fois, porter tour-à-tour ou bien collecter les montants d'argent qu'on peut devoir ou avoir à toucher; tels autres, sans aucune police ni gens d'armes, autour des portes ouvertes de l'établissement, sont employés aux ouvrages manuels, enlèvement des neiges, travaux de cour ou de jardin, etc. Plus encore, tels et tels après avoir fait leur temps, et libres de sortir ou déjà sortis de l'établissement, demandent à y rentrer ou à y séjourner encor plus ou moins, pour y continuer l'apprentissage de divers métiers.

Enfin, c'est la vie de famille; mais de la famille formée, présidée, gouvernée et maintenue par la Religion.

Honneur et hommage à Elle et à ses dignes ministres!

Depuis ceci écrit, ayant été à portée de visiter l'intérieur de l'établissement pendant le travail des élèves, nous pouvons donner de plus les quelques détails suivants:

Le nombre des élèves est d'environ 200, occupés successivement à l'étude ou aux travaux manuels. Ce qu'on leur montre, outre la connaissance de la religion, c'est la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, etc. Cinq ou six métiers différents sont enseignés dans la maison et cela par des maîtres payés, savoir: la confection des habits, la cordonnerie, tant à la main qu'à la machine, la sculpture sur bois, l'art du meublier, dusellier et celui de boulanger. Si ce habituel pendant le travail, récréations sagement réparties dans le cours de la journée; propreté partout, air de satisfaction sur tous les visages; régime de la douceur, pas une punition corporelle; surveillance de jour et de nuit; un Frère toujours veillant dans chaque dortoir; partout séparation des petits et des grands; discipline paternelle en tout modèle; résultats immenses pour la moralité, l'éducation, et pour l'avenir de ces enfants, etc. Plus tard, et quand l'établissement aura pris tout son développement, d'autres métiers seront enseignés; d'autres infirmités seront soulagées, etc...et on ne peut calculer le bien qui en résultera.

Mort du Très-Honoré Frère Philippe, Supérieur Général de l'Institut des Rev. Frères des Ecoles chrétiennes.

Nous lisons dans le journal LE MONDE à la date du 8 courant :

Le Révd. et T. H. Frère Philippe vient de mourir... Depuis 36 ans Supérieur de l'Institut des Frères, sa vie chargée d'œuvres et de mérites, n'est pas de celles qu'on raconte en quelques lignes. Fondateur d'Ecoles innombrables, conseiller écouté des gouvernements qui avaient quelque souci de l'instruction de la jeunesse; Directeur éclairé d'une immense famille Religieuse, qui étend ses rameaux dans tous les pays; auteur de livres d'éducation et de direction dans lesquels il a déposé les fruits de sa piété et de son expérience; il était la première colonne de l'Instruction populaire en France et même en Europe. A défaut des hommes ses œuvres parleront assez; car le nom du T. H. Frère Philippe était vénéré et béni du peuple dans le monde entier. L'Eglise perd en lui un fils dévoué, et la France un des hommes qui l'ont le plus honorée et le mieux servi.

ANNONCES

Dimanche prochain, à 1 heure et demi p. m., à l'Eglise N. D. ouverture de la Retraite pour la Congrégation des *petites servantes des pauvres*.

On invite à assister à cette retraite toutes les jeunes filles qui, n'appartenant à aucune Congrégation de la ville, n'en ont point encore fait.

Les exercices seront tous les jours, à 8 h. a. m., et à 6½ h. p. m.

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Veuve Isaïe Dubé; Joseph Morin; Veuve Joseph Gauthier; Veuve Thomas Lévis; L'épouse de Pierre Lapointe; Joseph Pieau; Veuve Calixte Bertrand; Joseph Larière; Nicolas Bérard; l'épouse de John Haly; l'épouse de Dominique Vézina; F. X. Denonville; Alfred Deschênes.